Docteur Mario PARIENTE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

15

AVICENNE

(980-1037)

OLLIER-HENRY

Imprimeur des Thèses de Médecine, Sciences

26, Rue Monsieur-le-Prince.

PARIS (VIe Ar.)

—

1926

B. XXIV. Avi

AVICENNE

(980-1037)

46761

Docteur Mario PARIENTE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

AVICENNE

(980-1037)

OLLIER-HENRY

Imprimeur des Thèses de Médecine, Sciences

26, Rue Monsieur-le-Prince.

PARIS (VIe Art.)

—

1926

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MON FRÈRE

A MA SŒUR

A MON BEAU-FRÈRE

Témoignage de vive affection.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR P. MÉNETRIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ

MÉDECIN DES HÔPITAUX

Qui a bien voulu nous honorer en acceptant
la présidence de cette thèse.
Hommage et profond respect.

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Monsieur le Professeur SERGENT.
Monsieur le Professeur VIDAL.
Monsieur le Professeur GOSSET.
Monsieur le Docteur BERGÈ (*in memoriam*).
Monsieur le Docteur ALGLAVE.
Monsieur le Docteur ARROU.
Monsieur le Docteur ENRIQUEZ.
Monsieur le Docteur LEVY-SOLAL.
Monsieur le Docteur AVIRAGNET.

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ

AVICENNE (980-1037)

Avant d'entreprendre l'histoire du grand Avicenne, (corruption de l'arabe Ibn-Sina par l'intermédiaire de l'hébreu : Aven-Sînâ) de son vrai nom : Abou-Ali-el-Hosseïm Ben Abdallah Ben el Hossëm Ben Ali, Ibn-Sina, disons en quelques mots ce qu'était l'état scientifique en Orient au Xe siècle, puisque, suivant Ibn Khallikan, Avicenne naquit au mois de Sofar (septembre) 370 de l'Hegire (980 de J.-C.)

Le premier tiers du Xe siècle voit disparaître le célèbre Razès, illustre médecin persan qui étudia la médecine à Bagdad et provoqua l'étude et la diffusion de la médecine en Perse. C'est au Xe siècle que l'on voit El Messihy et El Comri tous deux médecins qui eurent Avicenne comme disciple ; Ali-Ibnul-Abbas, Ishaq-Ibn-Honein, Georgius-Ibn-Bactichouk médecins eux aussi et tant d'autres ; El Montanabbi, célèbre poète, le philosophe El-Faraby, dont l'œuvre philosophique est considérable, enfin, une pléiade d'hommes de lettres, de philosophes qui prennent possession de la science grecque

et la cultivent. C'est encore au Xe siècle qu'apparaît en Orient cette immense bibliothèque de Bagdad qu'Avicenne eut l'occasion de fréquenter et d'apprécier.

La diffusion et la culture des sciences par toutes les parties de l'empire musulman devait se maintenir et s'affermir pendant le XIe siècle, malgré les révolutions qui devaient l'agiter. La science poursuivra ses destinées, au hasard des protections éphémères que lui accorderont quelques personnages princiers au milieu d'un empire musulman indiscipliné et orageux.

CHAPITRE I

Au premier rang de tous les médecins du XIe siècle se place Avicenne qui eut plus d'influence sur les destinées de la médecine que son prédécesseur Razès, persan comme lui. Avicenne est un des rares auteurs illustres de l'Orient qui ait écrit son autobiographie ; il y raconte la première partie de sa vie : « Mon père était de Balkh et vint habiter Boukhara du temps de Nouck ben Mansour. Il se maria dans un village voisin du nom d'Afchana avec Suttura, native de cet endroit, et c'est là que je naquis. Je n'avais pas encore dix ans que je possédais le Coran et une bonne partie des humanités, au point que cela parût un prodigue. » Il nous donne là le meilleur exemple de la précocité de son intelligence

et de la facilité d'assimilation qui devait lui permettre en l'espace de quelques années, de posséder une immense érudition faite surtout par des lectures assidues mais aussi par son grand génie.

« Mon père me fit apprendra le calcul auprès d'un marchand d'herbes qui connaissait le calcul indien. Un philosophe du nom d'Abou-Abdallah El-Nathili vint alors à Boukhara, mon père le recueillit à la maison pour en faire mon précepteur. Il m'enseigna la logique dont je possédais le mécanisme sans en connaître l'esprit. (Dans le Kitab-el-Hokma on lit que cet enseignement se fit dans le livre d'Isagoge).

Avicenne ne se contenta pas de l'enseignement de son maître El-Nathili.

« Je me mis à étudier seul, m'aidant par la lecture des commentaires ; j'étudiais sous la direction de mon maître cinq ou six propositions, puis j'étudiais seul tout l'ouvrage. J'avais entrepris l'Almageste quand El-Nathili nous quitta ».

A ce moment son érudition était déjà telle, qu'il ne tarda pas à surpasser son maître dans l'explication des choses les plus difficiles, il avait alors seize ans. Il se prit de passion pour la philosophie naturelle et la médecine où il eut pour guide Ben Yayah-El-Mefihi.

« C'est alors que je m'adonnai à l'étude de la médecine complétant mes lectures par l'observation des malades, ce qui m'apprenait bien des faits de thérapeutique que l'on ne trouve pas dans les livres. Je me consacrai alors à l'étude pendant une année et demie. Tou-

tes les fois que je ne pouvais saisir un raisonnement, je me rendais à la mosquée et j'adressais des prières au créateur pour qu'il m'aplanit les difficultés.

« La nuit chez moi à la lueur d'une lampe, je lisais et j'écrivais et quand le sommeil me gagnait, que je sentais mes forces faiblir, je prenais un verre de vin pour les soutenir et je recommençais mes lectures. Tout en sommeillant j'avais l'esprit rempli de mes études et parfois en me réveillant je voyais des questions obscures s'éclaircir. Je continuais de la sorte jusqu'à ce que j'eusse une connaissance complète de la dialectique, de la physique et des mathématiques. Je me dirigeai ensuite vers la Théodicée et les ouvrages de métaphysique ». Tous ces ouvrages Avicenne les apprit par cœur mais il ne comprit les livres d'Aristote qu'à l'aide du commentaire d'Abou-Naor-El-Faraby et voici dans quelles circonstances :

« Cependant je ne pouvais en comprendre le sens bien que j'eusse lu mon livre quarante fois au point de le savoir par cœur et je désespérais de jamais y parvenir. Me trouvant un jour chez un libraire, il m'offrit un livre qui était à vendre, je le repoussai en disant que cette science n'était bonne à rien. Achète le, répliqua-t-il, son maître a besoin d'argent et il ne t'en coûtera que trois drachmes.

Je l'achetai, c'était l'ouvrage d'El-Faraby sur le but de la métaphysique. De retour à la maison, je lus ce livre et par lui je compris celui que je savais déjà par cœur. Je fus au comble de la joie, je rendis grâce à Dieu

et je répandis d'abondantes aumônes. » Cette heureuse journée lui permit de comprendre la valeur de la science de son temps et d'en tirer le meilleur parti pour son instruction générale. A dix-huit ans, il passait pour un savant accompli :

« Le prince Nouh-ben-Maussour, (premier protecteur d'Avicenne) étant tombé malade et ayant une maladie rebelle aux traitements des médecins ; mon nom étant connu parmi ceux-là comme quelqu'un qui est très versé dans la science et la lecture, un jour qu'ils parlaient de moi devant lui, ils lui demandèrent l'autorisation de me présenter à lui. J'étais admis, et ai pris part aux soins prodigués au sultan, et mes services furent connus et agréés. C'était de bon augure pour moi, alors un jour je lui demandais l'autorisation d'entrer dans sa bibliothèque pour y lire les ouvrages de médecine et il me l'accorda. Je suis entré alors dans une vaste bibliothèque contenant plusieurs locaux et dans chaque local il y avait des caisses (étages) superposées les unes sur les autres.

« Dans un local il y avait des livres de littérature et de poésie, et dans un autre, la loi, et ainsi de suite, chaque local contenait les livres d'une science uniquement. Alors, j'ai lu le catalogue des livres des anciens auteurs et j'ai demandé ce que j'avais besoin. Parmi les livres que j'ai vu là-bas, il y en a quelques uns qui ne sont pas connus de tout le monde, d'autres que je n'avais jamais vu avant, et que je n'ai jamais revu après. J'ai lu les livres et j'ai possédé les choses utiles qu'ils

contenaient et j'ai connu le niveau de chaque homme dans sa science.

« A l'âge de dix-huit ans j'avais complété l'étude de toutes ces sciences les ayant alors, plus présentes à l'esprit qu'aujourd'hui où elles sont plus mûries mais toujours les mêmes, sans que j'ai depuis rien à ajouter à ce que je savais ».

Le voilà en possession d'un vaste bagage scientifique et littéraire malgré son jeune âge, mais grâce à cette intelligence merveilleuse qui illustre toute sa vie, doublée d'un infatigable labeur qu'il sut accomplir à travers toutes les vicissitudes que lui réservait l'avenir.

« Un de mes voisins, Aboul-Hassan-El-Aroudy, m'ayant prié de lui faire un recueil de toutes les sciences, je lui en fis un sous le titre de Madjvnoua (encyclopédie où il traite de toutes les sciences, sauf des mathématiques). Un jurisconsulte, Abou-Beker-El-Barguy, m'ayant prié de lui en faire un commentaire, j'en écrivis vingt volumes, j'avais alors vingt et un ans.

« Mon père étant venu à mourir je fus chargé d'un emploi et obligé de quitter Bonkhara. Je me dirigeai vers le Djordjan, cherchant l'émir Cabous, qui se laissa prendre et mourut en prison. Je me rendis alors au Daghestan où je tombai gravement malade, puis au Djordjan où je fus accueilli par Abou-Obeid-Eddjordjany ».

Ici s'arrête le récit d'Avicenne, c'est Eddjordjany qui l'a complété (ce récit a été conservé par Ibn-Abi-Oseïbia).

« Un homme du pays : Abou-Mohamed Echchirazy, ami des sciences, lui acheta une maison où chaque jour

j'allais étudier l'Almageste. Là il composa plusieurs de ses ouvrages, sur la logique, l'astronomie, le commencement du Canon, l'abrégé de l'Almageste et d'autres encore.

Il alla ensuite au Djebal, continuant toujours à écrire, puis à Rey où il se mit au service de la princesse et de son fils Madjeb. Eddoula, qu'il guérit de la mélancolie. Il y resta jusqu'à l'arrivée de Chems-Eddoula, c'est là qu'il composa le livre de la Création et de la Résurrection. Il dut ensuite se retirer à Cazouin puis à Hamdan. Cependant Chems-Eddoula se trouvant affecté de coliques chroniques l'invita à venir le trouver.

Avicenne le guérit, l'accompagna dans une expédition qui ne réussit point, puis devint son vizir. Mais les soldats mécontents de lui, l'assiégèrent dans sa maison, le retinrent aux arrêts et demandèrent sa mort. Chems-Eddoula pour les calmer leur accorda son exil. Avicenne fut obligé de se cacher pendant quarante jours chez un certain Abou-Saïd Ben Dahdoul. Chems-Eddoula tomba de nouveau malade et rappela Avicenne qui le guérit encore et fut réintégré dans son vizirat. Il se remit à composer, travaillant la nuit, en raison de ses occupations auprès de Chems-Eddoula. Celui-ci en guerre avec Boha-Eddoula fit une seconde rechute et succomba pour n'avoir pas suivi les conseils d'Avicenne. Le fils de Chems-Eddoula offrit aussi les fonctions de vizir à Avicenne qui refusa et alla se réfugier chez un pharmacien du nom d'Abou-R'Aleb. Là il se mit à travailler au livre dit Echehefa, dont il écrivait cinquante feuillets par jour.

Cependant Tadjel Moulouk surprit une correspondance d'Avicenne avec Alla-Eddin auprès duquel il projetait de se retirer et l'enferma dans une forteresse. Avicenne parvint à s'en échapper déguisé en Soufi, et grâce à moi, gagna Ispahan, où il fut dignement accueilli par Ala-Eddoula. Tous les vendredis des savants se réunissaient autour de lui. Là il acheva le livre de la Chefa, ses ouvrages de logique et l'Almageste, fit un abrégé d'Euclide, écrivit sur l'arithmétique, sur la musique et acheva divers autres ouvrages.

« Quoique d'une constitution robuste, Avicenne était adonné aux femmes et au vin ce qui lui enleva ses forces. » (On disait de lui comme en proverbe : que la philosophie n'avait pu lui procurer la sagesse, ni la médecine lui rendre la santé).

Il fut atteint de crises d'épilepsie et d'une violente dysenterie aggravée par un lavement calmant où il avait fait entrer une forte dose de persil ou de poivre de cubebe (sprengel).

« Vers cette époque le gouverneur d'Ispahan entreprit une nouvelle expédition contre Hamdan et emmena avec lui son médecin déjà dangereusement malade. Dès la première journée Avicenne tomba dans une prostration complète et tous les remèdes furent impuissants pour relever ses forces.

Comprenant alors que tout traitement devenait impuissant il tomba dans le découragement et dit :

« — Le coordonateur qui réglait mon corps n'arrive plus à le coordonner — ».

Il fit des ablutions, donna son argent aux pauvres, pardonna à ses ennemis, affranchit ses mameluks, récita les prières du Coran et mourut fidèle à sa religion quelques jours plus tard en l'année 428 (Juin 1037) à l'âge de 57 ans, terminant ainsi son existence si tourmentée, mais pleine de sagesse et de fécondité.

CHAPITRE II

En médecine, Avicenne n'écrivit pas autant que son prédécesseur Razès, mais son Canon en embrasse toutes les branches.

Le Canon (Loi) rappelle un peu le « Continent » de Razès mais surtout le « Maleky » d'Ali-ben-El-Abbas. Mais alors que chez Razès on ne voit que le côté pratique sans aucun soin de la méthode, dans le Canon on trouve une coordination méthodique de toutes les parties de la médecine ; on peut le classer en cinq grandes parties : la première commentée souvent sous le nom de Koullyat-el-Kanoun (généralités du Canon) est en quelque sorte de la médecine théorique générale ; la deuxième partie ou matière médicale fut de son temps, le traité le plus complet des médicaments simples, comprenant environ 800 paragraphes avec un certain nombre de médicaments nouveaux.

Dans la troisième partie portant sur les maladies particulières, il reprend l'Anatomie et la physiologie pour chaque organe ou chaque système d'organes qu'il a traité déjà dans la première partie de son ouvrage. Dans les quatrième et cinquième parties il traite des maladies communes aux divers organes et de la Pharmacopée copiant et paraphrasant souvent Gallien et Discoride, cependant il faut reconnaître qu'il a souvent rectifié Gallien et interprété Hippocrate.

Contrairement à Gallien il soutient que l'apoplexie est souvent le résultat d'un état de plethore et qu'elle peut être quelquefois guérie, bien qu'elle soit accompagnée de symptômes mortels, c'est pourquoi il recommande de retarder l'inhumation de trois jours.

Jusqu'à lui on plaçait le siège de la vision dans le cristallin. Avicenne modifie cette théorie et fixe très justement ce siège au niveau des nerfs optiques.

Il attribue une certaine céphalalgie aux vers produits dans les cavités du cœur, il distingue l'inflammation des plèvres ou la pleurésie proprement dite de la pleurodymie dont il place le siège dans les muscles intercostaux.

Il décrit très exactement la scarlatine et la classe entre la petite vérole et la rougeole.

Il considère la lèpre comme un cancer de la peau qui peut s'ulcérer suivant les cas ; décrit son tic douloureux et pense qu'elle est causée par l'alimentation et l'hérédité. Elle était de son temps très répandue à Alexandrie ; il insiste sur la couleur noirâtre de la peau, la raucicité de la voie, les élevures du derme sembla-

bles à celles de l'animal que les Grecs appellent sacos ; sur les ulcérations, les mutilations consécutives « le cartilage du nez est rongé et tombe », « elle est incurable, le cancer d'un organe ne peut guérir, comment un cancer de la peau peut-il guérir » ?

Il décrit la filaire de Médine : « c'est un bouton qui se gonfle, forme vessie et duquel sort quelque chose de rouge foncé, noirâtre qui ne cesse de s'allonger en volute sous la peau comme le ferait un animal, comme si en vérité c'était un vers, il en a vu sur les mains, sur les côtés chez les enfants, comme Gallien il semble rapporter la maladie à la bile noire ou au phlegme échauffé et le traitement est d'abord tout médical ; purgations, saignée à la basilique ou à la saphène, puis applications d'emplâtres, de liniments émollients au santal, au camphre, à l'aloès, à la myrrhe. La sortie de la veine pouvait se faire non sans douleur du 40 au 50e jour ; quelques fois on était obligé d'en faire l'extraction, cette maladie est plus fréquente chez les nègres, chez les Egyptiens.

Sa matière médicale est très difficile à interprêter à cause des synonymes qui s'appliquent parfois à des substances très différentes : ses purgatifs favoris sont les myrobolans et la pulpe de tamarinde, s'ils ne suffisent pas il prescrit la scammonée, l'aloès, la coloquinte. Il ordonne le camphre comme un réfrigérant et insiste sur l'usage de l'eau d'orge mêlée d'un peu de vin ou de vinaigre.

Bien inférieur à Abulcassis et même à Ali-Abbas,

en chirurgie, il semble pourtant qu'Avicenne ait prescrit le premier l'emploi de sondes flexibles.

En raison de son volume le Canon fut abrégé par divers auteurs parmi lesquels le plus célèbre est celui de Ebn-Ennefis qui parut sous le titre de Moudjiz. Il fut traduit en latin par Gérard de Cremone et par Alpagus et fut imprimé plusieurs fois ; on en fit aussi des éditions partielles telles que celle de Plempius.

Avant la fin du XVe siècle on connaissait déjà 14 traductions latines de cet ouvrage ; c'est grâce à ces traductions que régna pendant environ cinq siècles en Europe l'enseignement et la pratique médicale d'Avicenne.

On fit plus que traduire le Canon on en imprima le texte en arabe, à Rome en 1593 avec des œuvres philosophiques d'Avicenne. Il existe encore des exemplaires de traduction en hébreu à la bibliothèque de Paris.

Après le Canon l'ouvrage de médecine le plus considérable d'Avicenne est son abrégé de médecine en vers, qui porte le nom dans l'original « d'Ardjouza » et qui prend aussi celui de « Mendhoumta » (poème) connu sous le nom de Canticum ou Cantica adopté par les traducteurs. Le mérite de ce poème est attesté par de nombreux commentaires dont le plus connu est celui d'Averrhoës, il fut partiellement traduit en latin, il cite fréquemment les propos du prophète et se termine par une biographie de tous les auteurs cités, parmi lesquelles celle d'Ebn-Ennefis commentateur et abbréviateur du Canon. Le commentaire de l'Ardjouza fut écrit en

788 de l'Hegire (1386) par Mohamed ben Ismaïl. Il est cité dans cet ouvrage qu'Avenzoar qui ne professait pas une grande vénération pour le Canon tenait en grande estime l'Ardjouza et disait qu'il contenait tous les principes de la science et valait mieux qu'une collection de livres. Le traité des médicaments cordiaux d'une étendue beaucoup moindre se trouve le plus souvent imprimé avec le Canon, il a été traduit en latin de même que le traité de l'Oxymel.

Parmi les ouvrages d'Alchimie dédiés au cheik Aboul Hassen Essoheily auquel il adressa aussi un traité sur les constellations figurent des traductions latines ; dans le traité : « de conglutinatione lapidum » Avicenne parle de la formation des montagnes en ces termes :

« Les montagnes peuvent provenir de deux causes : ou elles sont l'effet du soulèvement de la croûte terrestre comme cela arrive dans un violent tremblement de terre, ou elles sont l'effet de l'eau qui en se frayant une route nouvelle a creusé les vallées en même temps qu'elle a produit des montagnes, car il y a des roches molles et des roches dures. L'eau et le vent charrient les unes et laissent les autres intactes. La plupart des émminences du sol ont cette origine. Les minéraux ont la même origine que les montagnes. Il a fallu de longues périodes pour que tous les changements aient pu s'accomplir et peut-être les montagnes vont-elles maintenant en décroissant ».

Il apporte les preuves à l'appui de ce qu'il avait avancé. « En effet continue-t-il ce qui démontre que

l'eau a été ici la cause principale, c'est que l'on voit sur beaucoup de rochers les empreintes d'animaux aquatiques et d'autres. Quant à la matière terreuse et jaune qui recouvre la surface des montagnes elle n'a pas la même origine que le squelette de la montagne, elle provient de la désorganisation des débris d'herbes et de limon amenés par l'eau. Peut-être provient-elle de l'ancien limon de la mer qui inonda autrefois toute la terre ». Voila un chapitre qui forme en partie, la base de la géologie.

Parmi les nombreux ouvrages qui ne furent pas traduits en latin on peut citer : de la chorée ; compendium de médecine (traduit en hébreu) ; du pouls en persan ; des propriétés naturelles ; principes de thérapeutique ; 20 questions de médecine ; de la colique ; un autre poème médical de moindre valeur que l'Ardjouza et nombre d'autres ouvrages ; testamentum quod sibi ipsi scripsit (manuscrits arabes de la bibliothèque de l'Escurial) Poema des fébris et tumoribus (bibliothèque d'Oxford) Tratactus de Literis ; compendium medicinae ; De veneris eorum curatione ; et tant d'autres ayant trait à la philosophie, à la logique, à la physique, aux mathématiques, à l'astronomie, à la musique, à l'alchimie, à la religion...

Le rôle d'Avicenne comme philosophe a été bien mis en évidence par H. Muneck.

« La philosophie d'Avicenne est essentiellement peripatetitienne, on y remarque généralement une méthode sévère. Il cherche à coordonner les différentes branches

des sciences philosophiques dans une suite très rigoureuse et à montrer leur enchaînement nécessaire. Dans l'Alchefa (imprimée à la suite du Canon) il divise les sciences en 3 parties :

1° supérieure (métaphysique) ;

2° inférieure (physique) ;

3° moyenne (mathématiques).

On reconnait dans ces divisions le fidèle disciple d'Aristote mais on trouvera qu'ici comme ailleurs Avicenne expose avec beaucoup de clarté et de précision ce qui, dans les écrits de son maître, n'est exprimé que d'une manière vague et indécise.

Bien qu'il fasse des concessions aux scholastiques il n'hésite pas à admettre avec les philosophes l'éternité du monde. Il admet encore que la connaissance de Dieu s'étend sur les choses universelles, mais il attribue aux âmes des sphères, la connaissance des choses partielles. La théorie de l'âme a été traitée par Avicenne avec un soin particulier. Il proclame hautement la permanence individuelle de l'âme humaine. Il admet positivement l'inspiration prophétique, reconnaissant qu'il y a entre l'âme humaine et la première intelligence un lien naturel sans que l'homme ait toujours besoin de recevoir par l'étude l'intellect acquis.

Quoiqu'il ai fait de nombreuses concessions aux idées religieuses de sa nation, il n'a pu trouver grâce pour l'ensemble de sa doctrine qui en effet ne saurait s'accorder avec les principes de l'Islamisme et c'est surtout contre lui qu'El-Gazzali a dirigé sa « Destruc-

tion des philosophes » (mélange de philosophiu juive et arabe). »

Le plus considérable de ses écrits sur les traités généraux de la philosophie est la « Chifâ » (la guérison) dont il fit un abrégé la « Nadjât » (le salut) il y embrasse la logique, les mathématiques, la physique et la métaphysique. A côté de ces ouvrages : le livre des théorèmes et des avertissements désigné sous le nom « d'Icharât » qu'Eddjordjany dit être le dernier ouvrage que composa Avicenne et le plus excellent, son auteur y attachait beaucoup de prix.

La logique qui a beaucoup préoccupé Avicenne a fait de sa part l'objet de travaux importants, elle comprend une grande logique, une moyenne logique composée pour Aben-Mohamed-erh-Chirâzi et une petite logique qui est celle du Nadjât traduite par Vattier au XVIIe siècle. Dans le Nadjât Avicenne explique ainsi le but de la logique :

« Toute connaissance et toute science a lieu ou par représentation ou par persuasion. La représentation constitue la science première et s'acquiert par la définition ou ce qui en tient lieu, la démonstration ne s'acquiert que par le raisonnement ou ce qui en tient lieu comme lorsque nous démontrons que le tout à un principe. La définition et le raisonnement sont les deux instruments pour lesquels s'acquièrent les connus lorsque d'inconnus ils deviennent connus, par la considération intellectuelle. Chacun de ces deux instruments peut-être soit juste, soit imparfaitement juste mais ayant encore

une utilité, soit faux avec l'apparence d'être juste. L'entendement de l'homme n'est pas toujours capable du premier coup de distinguer ces cas.

Autrement il ne se produirait pas de divergence entre les hommes intelligents et l'on ne verrait jamais l'un d'entre eux se contredire lui-même. Le raisonnement et la définition sont composés, suivant des modes déterminés d'éléments inlelligibles. Chacun d'eux a une matière dont il est fait et une forme qui en achève la composition.

De même que toute sorte de matière ne convient pas pour faire une maison ou un trône et qu'il n'est pas possible de prendre toute sorte de forme pour faire une maison avec la matière de la maison, ou un trône avec la matière du trône, de même qu'à chaque chose il faut une matière particulière et une forme particulière, de même tout ce qui peut être connu par la considération intellectuelle a sa matière propre et sa forme propre qui ensemble le constituent. Et de même que le défaut de la maison vient quelquefois de la matière pendant que la forme est bonne et quelquefois de la forme pendant que la matière est intègre et quelquefois de toutes les deux ensemble ; de même le défaut dans la considération intellectuelle vient quelquefois de la matière quoique la forme soit légitime et quelquefois de la forme bien que la matière soit considérable et quelquefois de toutes les deux ensemble.

« La logique est l'art spéculatif qui reconnait de quelle forme et matière se fait la définition correcte qui

peut être appelée justement définition et le raisonnement correct qui peut être appelé justement démonstration, de quelle forme et matière se fait la définition passable qui s'appelle description ; de quelle se fait le raisonnement probable qu'on appelle dialectique lorsqu'il est fort et qu'il produit une persuasion voisine de la certitude et rhétorique lorsqu'il eat faible et ne produit qu'une opinion prévalente ; de quelle encore se fait la définition vicieuse, de quelle le raisonnement vicieux, qui s'appelle erroné et sophistique, dont on dirait qu'il est démonstratif et persuasif alors qu'il ne l'est pas ; de quelle le raisonnement qui ne produit aucune persuasion mais une imagination incapable d'être agréable ou désagréable à l'âme, de l'épanouir ou de la resserrer et que l'on nomme le raisonnement poétique. Voilà quelle est l'utilité de l'art de la logique dont le rapport à l'entendement est comme celui de la grammaire à la parole, de la prosodie au vers, si ce n'est qu'avec un esprit sain et un goût sûr on peut quelquefois se passer d'apprendre la grammaire et la prosodie au lieu qu'aucun entendement humain ne peut négliger avant de considérer les choses de se munir de l'instruction de la logique, à moins qu'il ne soit éclairé de par Dieu ».

D'après cet énoncé la logique n'a pas pour fonction de découvrir la vérité, ce serait là le rôle des facultés actives des sens et de l'esprit, celui de la logique est de poser les lois pour l'exercice de ces facultés et de préserver celles-ci de l'erreur. La puissance active qui acquiert la vérité n'est point dans la loi, mais dans l'es-

prit qui l'observe, ni dans l'instrument, mais dans l'intelligence qui s'en sert. Avicenne lui-même conclut ainsi sa définition des Ichârât :

« Donc, la logique est une science qui apprend à l'homme à passer, des choses présentes dans son esprit, aux choses absentes qui en résultent ». On sent suffisamment d'après ces citations le caractère net, concis, ferme, de la logique d'Avicenne, complétant, combattant et corrigeant parfois Aristote et ses commentateurs.

La psychologie comprend chez Avicenne, l'étude de l'âme et celle de l'intelligence ; l'âme est en thèse générale, une sorte de collection de facultés ou de puissance surajoutées au corps matériel qui est par elles complété et rendu actif.

En métaphysique le système d'Avicenne a soulevé l'horreur des esprits religieux. Comme nous l'avons vu dans la citation de H. Muneck, El-Gazzali qui représente dans l'Islam, le point culminant de la scholastique à dominante théologique comme Avicenne représente la scholastique à dominante philosophique, s'est attaqué avec violence au système d'Avicenne et en a ruiné la fortune en Orient.

Une citation de M. Hauréau nous fera comprendre l'influence exercée par Avicenne au Moyen-âge. « A la fin du XIIe siècle, Gérard de Crémone avait traduit en latin son Canon ; D. Guidisalvi ses commentaires sur les livres de l'âme, du ciel et du monde, ainsi que sur la physique et la métaphysique et le juif Avendéath son

analyse sur l'Organon. On possédait ainsi dès le commencement du XIIe siècle, toutes les œuvres philosophiques d'Avicenne qui furent imprimées à Venise vers la fin du XVe siècle. Leur succès fut immense dans les écoles du Moyen-âge et Brucker a pu dire sans exagération :

« Usque ad renatas litteras non inter Arabes modo, verum etiam inter christianos dominatus est Avicenna non solus (De la philosophie scholastique).

CHAPITRE III

CONCLUSIONS

Nous avons voulu dans ce court exposé, illuster la mémoire d'Avicenne qui nous apparait comme peut-être la plus belle intelligence de l'Ecole Arabe.

De bonne heure en possession d'une immense érudition il embrassa toutes les sciences et se montra dans toutes supérieur, particulièrement sur le terrain de la médecine où l'on retrouve son esprit organisateur ; de là ses noms de raïs, cheick, chef, maître, qui lui furent donnés et sous lesquels on le cite fréquemment. Tour à tour, médecin, poète, ministre, philosophe, métaphysicien, philologue, absorbé par sa vie scientifique et politique, originale par sa mobilité et son excentricité, car nous l'avons vu changer de résidence d'un moment à l'autre, courant incessament du Turkestan à l'Irak persan, s'arrêtant ça et là pour entreprendre, commencer

ou achever quelque volumineuse composition. Si nous voulons faire une comparaison parmi ses devanciers, deux noms méritent seulement d'attirer l'attention : El-Kendy qui embrassa comme savant une immense étendue de sujets, mais qui s'est montré malgré cette abondance d'une profondeur bien inférieure et qui ne compte pas comme médecin ; Razès, remarquable clinicien, surpassant Avicenne dans le domaine clinique mais inférieur sur celui de la philosophie.

Parmi ses successeurs, deux noms encore méritent une comparaison : Avenzoar et Averroës. Le premier ne fut qu'un médecin et sur ce point Avicenne lui est aussi inférieur qu'il l'a été envers Razès, par conséquent il n'est pas comparable à Avicenne qui embrassa en maître toutes les branches de la science, quant au second, il peut lutter avec lui comme philosophe, mais la comparaison n'est plus admissible comme médecin : Averroës le commentait comme il commentait Aristote.

Avec sa passion pour les sciences, Avicenne y a introduit l'ordre et la méthode, par son génie et son immense érudition il illustre l'école arabe au point de vue médical et philosophique.

C'est en définitive son plus haut représentant.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie générale. -- Tome III (sous la Direction du Docteur Hofer). (n° 38.324. Bibliothèque de la Faculté de Médecine).

Bouchut. — Histoire de la médecine et des doctrines médicales. (n° 34.858. Bibliothèque de la Faculté de Médecine).

V. Carra de Vaux. — Les grands philosophes: Avicenne. (n° 52679. Bibliothèque de la Faculté de Médecine).

Darenberg. — La mécecine. Histoire et Doctrines. (n° 82851. Bibliothèque de la Faculté de Médecine).

Dr Hariz. — Thèse de Paris 1922.

Lebon G. — Civilisation des Arabes 1884.

Leclerc. — Tome 1. Histoire de la médecine Arabe. (n° 31500 Bibliothèque de la Faculté de Médecine).

Meunier. — Histoire de la Médecine.

Michaud. — Biographie universelle, 1865.

Sédillot. — Histoire des Arabes. Paris 1854.

Imprimerie Spéciale de la Librairie Ollier-Henry
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26. — Paris